

À bout de souffle?

Philippe Gajan

Number 77, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (1995). À bout de souffle? *24 images*, (77), 42–44.

Les 13^e
Rendez-vous
du
cinéma
québécois

À BOUT DE SOUFFLE ?

par Philippe Gajan

Les Rendez-vous du cinéma québécois peuvent être considérés comme une merveilleuse occasion de prendre le pouls de la production annuelle. Mais il semble que c'est aussi le lieu rêvé pour confronter cette production à l'attente qu'elle suscite. Et cette attente, lorsqu'elle prend la parole, n'est pas tendre. Le cinéma québécois faute d'un changement de vitesse serait en voie de fossilisation. Si la critique n'est pas tendre avec son cinéma, c'est qu'il le mérite, à condition toutefois que ces mêmes critiques soient justifiées. Et de fait, le cinéma québécois actuel est victime de sa référence, le ciné-militant des années 60-70, auquel on tente vainement de le comparer aussi bien au niveau de la forme (la liberté et la fraîcheur du cinéma direct) que du fond (un cinéma engagé, responsable). Et pourtant! En définitive, c'est bien plus le procès d'une époque qui est orchestré que celui d'une cinématographie nationale. Ne nous trompons pas d'adversaire, c'est bien le cinéma

qui est le reflet d'une société, et non l'inverse. S'il est vrai que la production 1994 manquait singulièrement de souffle, il n'est pas nécessaire de se livrer à une chasse aux sorcières qui n'aboutirait qu'à dévier le débat de son véritable objet.

Ainsi Bernard Arcand, qui intervenait lors du débat de clôture, faisait remarquer à juste titre l'omniprésence de l'incertitude dans les œuvres présentées et ce, à titre de reproche. Mais l'incertitude n'est pas forcément l'ennemi à traquer. Asséner des vérités n'est pas la meilleure des solutions. Jacques Godbout nous offre un bel exemple avec *L'affaire Norman William*. Alors, cette même incertitude devient le moteur de la quête, celle du réalisateur mais aussi celle du spectateur. L'homme aux mille noms est traqué, on explore les reliefs de ses passages, jusqu'à se perdre dans une douloureuse perplexité qui agit comme un aiguillon. Imaginons un instant l'effet désastreux d'un: «ah, ce n'était qu'un imposteur.» Le cinéma est objet de questionnement.

De plus, que vient faire la certitude lorsque l'on explore la solitude et la difficulté d'aimer, thèmes qui reviennent si souvent dans la production de 1994. Parfois, à la prise de position, il faut substituer la prise de conscience. À ceux qui regrettent le manque d'étreintes, ce cinéma qui a substitué au désir et au plaisir, la recherche d'un improbable amour propose quelques œuvres fortes: *Le vent du Wyoming* d'André Forcier, *De l'amour et des restes humains* de Denys Arcand ou encore *Ruth* de François Delisle. Pessimisme peut-être, mais à l'image du très poétique court métrage de Jeannine Gagné *Aube urbaine*, et de celui de Nadia Simaani, *BJH désire BJF...*, pertinence et lucidité rattachent tous ces cinéastes à des préoccupations actuelles.

Aube urbaine déroule la solitude des petits matins gris montréalais. La bande sonore, formée de bribes de conversations intérieures dérobées au quotidien, vient étrangement résonner sur l'image. À la manière du cinéma direct, celui-là même que l'on érige en mythe, Jeannine Gagné capte des vies, parfois tristes ou mélanco-

Aube urbaine de Jeannine Gagné.



PHOTO: SERGE GIGUÈRE

Le retraité
d'Yves
Bélanger.



liques, mais toujours vraies, au hasard d'un regard, au hasard d'une oreille attentive.

D'emblée *BJH désire BJE...* se situe dans un autre registre. C'est très drôle et cela fourmille d'inventions. Un habitué des petites annonces raconte sa dernière mésaventure amoureuse au poste de police, après qu'il ait été retrouvé nu dans la rue. L'utilisation totale de l'espace (il s'en passe des choses dans un poste de police!) et du format (13 minutes survoltées) font de ce film un régal, savoureux comme un burlesque américain. Le cinéaste possède deux atouts majeurs : le sens du cadre et le sens du rythme.

Justement, si nombre de films sont plus faibles, manquent de rythme, c'est parfois dû à l'inadéquation du format. Ceux-ci sont en quelque sorte la démonstration par l'absurde que court ou moyen métrage sont des formats autonomes, qui doivent être pensés comme tels, au même titre qu'une nouvelle ne peut être structurée comme un roman. À l'inverse, un long métrage n'est pas un catalogue duquel l'on pourrait soustraire ou ajouter quelques pages. André Gladu pourrait résumer cela en paraphrasant Gaston Miron dans le film qu'il lui a consacré. Ce dernier insistait sur le fait que «dans un poème il ne peut y avoir plusieurs poèmes». De même, dans un film, il ne peut y avoir plusieurs films. Et le documentaire semble particulièrement sensible à cet écueil, le format qu'impose la télévision, 50 minutes, y étant pour quelque chose.

Se pose là, sans doute, le problème de la distribution, corollaire du degré de motivation qu'apporte le cinéaste à son projet. Étrange motivation en effet pour un cinéaste que celle de savoir que son film ne sera vu que d'une poignée d'ardents partisans, ou de quelques festivaliers marathoniens. Où peut-on voir les courts et les moyens métrages hormis lors des festivals? Où peut-on voir des documentaires en salle, hormis ceux produits par l'ONF à l'ONE? Il existe quelques

initiatives intéressantes, comme le couplage d'un long et d'un court métrage lors des sorties commerciales de ces derniers, mais elles restent isolées.

Pourtant la salle de la Cinémathèque affichait complet lors de la présentation de ces oubliés, et alors tant pis pour les absents. Ils ne verront peut-être jamais le touchant *Il Festino di Pasta* de Patrice Bégin ou encore le cruel *Retraité* d'Yves Bélanger.

Il Festino di Pasta aborde encore une fois le thème de la solitude en la présentant sous les traits d'un homme qui se rêve Don Juan et chanteur d'opéra. La réussite de ce portrait tient au subtil équilibre qui fait coexister l'univers onirique et l'existence morne de notre antihéros. Le réveil est brutal surtout lorsqu'il se permet d'investir le conte de fées.

Quant au court métrage *Le retraité*, adapté d'une nouvelle de Boris Vian, il est sublime de méchanceté. Comme un négatif des idées reçues, il confronte l'âge de l'innocence (quatre insupportables garnements) à l'âge de la sagesse (le retraité bossu). Pour anecdotique qu'il soit (qu'est-ce qu'il y a dans la bosse?), le film n'en atteint pas moins à la dimension de fable. Diablotins contre vieux sorciers, Yves Bélanger conjugue l'univers enfantin au cynique.

Pourtant ces films ont vu le jour. Et ce n'est pas un mince exploit si l'on en croit les critiques formulées cette fois-ci par les gens de la profession, critiques dont se font écho

régulièrement les médias et qui concernent les circuits de production et la difficulté de faire un film. C'est particulièrement vrai dans un contexte indépendant, une grande partie des documentaires de l'ONF étant des films de commande. L'une de ces critiques est collective et cinématographique et s'appelle *Un film de cinéastes* quand d'autres sont orales. Mais dans le contexte actuel, qui seront, qui seraient les spectateurs de films qui n'ont pu voir le jour? L'association *Un film de cinéastes / Cinéma Parallèle* (qui le distribue) est peut-être une réponse. À suivre...

Restons-en au présent pour l'instant. L'association du cinéma et de la danse a produit deux œuvres fortes : *Le petit musée de Vélasquez* de Bernar Hébert sur une chorégraphie de Lalala Human Steps et *Bali nocturne* de Michel Cayla illustré par la danse balinaise. Ce dernier, qui présente la particularité d'être une coproduction Québec/Indonésie, s'inspire des légendes indonésiennes pour conter en danse et en musique l'impossible amour de deux jeunes gens de castes différentes. Avant tout plaisir esthétique des yeux et des oreilles, ces deux œuvres sont de plus de très belles introductions à d'autres formes d'art et de culture sans pour autant oublier d'être des films.

C'est important à préciser lorsque l'on mesure le nombre de productions, particulièrement de documentaires, qui s'effacent devant leur sujet, ce qui a fait dire à certains

La
rencontre
de Lucie
Lachapelle.



PHOTO: ONE

que l'on avait affaire à des reportages type CLSC. Ce n'est heureusement pas le cas de *L'âge de la performance* de Carole Poliquin qui, elle, aborde avec une ironie mordante son sujet.

L'âge de la performance explore aux quatre coins de la planète le concept de la performance, nerf de la guerre libérale. De névrose en thérapie, le film déroule de façon implacable les attitudes de ceux qui veulent être les premiers. Et pour parler compétitivité et productivité, ils n'hésitent pas à employer tout l'arsenal du vocabulaire guerrier. L'Homme est une machine estampillée au nom de l'entreprise dont il est bon de tirer le meilleur profit à l'instar des séquences montées en parallèle d'élevage intensif de dindes et de poulets. Suprême ironie que nous réserve ce film grinçant et percutant!

Cet effacement est par contre souvent le cas de ceux qui jettent un regard sur l'autre, sur un autre sous forme de portrait ou encore sur le grand Autre, comme tentative de reconnaissance d'une autre culture. Pour éviter cela, diverses solutions peu probantes et quelques réussites.

L'autre, c'est par exemple Gaston Miron dans le magnifique documentaire d'André Gladu, *Gaston Miron (Les outils du poète)*. À ceux qui regrettent le manque de passion et d'émotion dans le cinéma québécois, il suffira de le leur administrer comme preuve du contraire. La réussite dans ce cas tient tout autant à la personnalité du sujet, qu'à celle du réalisateur qui entre toutes les facettes proposées à sa caméra a su n'en retenir qu'une, celle du poète. L'unité qui en ressort est le garant de l'honnêteté du film qui se justifie par là même.

Quant à l'Autre... Denis Villeneuve dans *Rew FFwd* parvient à l'aide du psychodrame de son voyageur à nous faire littéralement basculer dans la Jamaïque des Rastafaris. Il égratigne au passage cette attitude de diabolisation qui est monnaie courante chez bon nombre de touristes. Curieusement ceux-ci, sous prétexte d'aller à la découverte d'un pays, ne vont qu'à la rencontre de paysages. Il en résulte une tension dramatique inhabituelle dans les reportages, qui permet au spectateur de dépasser le niveau «carte postale» auquel il est si confortablement habitué.

Enfin, Lucie Lachapelle dans *La rencontre* fait appel, lors d'un voyage du Nord au Sud du Québec, à des médiateurs, des Québécois qui ont décidé de partager la vie des Inuits ou des Amérindiens. À l'aune de ce film, on mesure justement la distance qui nous sépare d'une rencontre. Le consensus est trop souvent synonyme d'intégration, et c'est en dénonçant simplement ce concept que la réalisatrice parvient à renouveler une réflexion qui semblait vouée à l'impasse. Signalons que, par ailleurs, plusieurs autres productions nous livrent une réflexion sur ce sujet, explorant d'autres voies, et c'est tant mieux même si ce n'est pas toujours avec bonheur.

Afin de terminer ce survol des 13^e Rendez-vous du cinéma québécois, un mot sur le cinéma d'animation, largement dominé comme il se doit par la production des studios français de l'ONE. Une grande partie de la déception engendrée par le panel des œuvres présentées vient du souci par trop pédagogique pour les uns et esthétique pour les autres. Il n'est pas question, par exemple, de nier l'intérêt des messages d'une série comme *Droits au cœur*, inspirés par la charte des droits de l'enfant, mais plutôt de lui reprocher son traitement conventionnel. Si certains des films échappent à cette morosité ambiante comme *Overdose* de Claude Cloutier et *Une artiste* de Michèle Cournoyer dans cette série, ou encore *L'anniversaire de Bob* d'Alison Snowden et David Fine et *Ex-enfant* de Jacques Drouin, hors de cette série, on ne peut que s'en réjouir et constater qu'il vont bien au-delà

du devoir bien fait.

L'anniversaire de Bob est le plus décapant. Bob a quarante ans, et le jour de son anniversaire sa femme a invité tous leurs amis. Alors que ceux-ci se cachent dans les endroits les plus désarmants pour lui faire la surprise, il se lance dans un grand discours existentiel sur la futilité de sa vie. Drôle et varié, ce film d'animation nous mène de rebondissements en rebondissements, multipliant les gags visuels et auditifs, pour notre plus grand plaisir.

Venons-en maintenant au bilan, un bilan qui se veut mitigé, et j'ajouterai forcément mitigé. D'une part, les problèmes recensés dans cet article ne sont pas spécifiques au cinéma québécois que ce soit au niveau de la qualité des œuvres présentées ou au niveau de la distribution et de la production (ou plutôt non-production). Mais ceci n'est bien entendu pas une excuse. D'autre part, et c'est plus important, certains, par leur film, apportent un formel démenti à une tentative de généralisation évidemment réductrice. Un Forcier, un Godbout ou encore François Delisle, pour parler d'un premier film, n'appartiennent pas à une classe de cinéastes timorés et témoignent d'une vitalité rassérénante. Bien sûr, malgré eux et quelques autres encore, les 13^e Rendez-vous du cinéma québécois n'auront pas été marqués du sceau de la révolution (politique, esthétique, ...). Ce n'est pas à proprement parler une surprise. Quelle époque! Quand on pense que l'année prochaine risque fort de ressembler à celle-ci. À moins que ... ■